

Article

« Quelques remarques sur la théorie des récits »

Jean-Paul Brodeur

Études littéraires, vol. 9, n° 3, 1976, p. 525-553.

Pour citer cet article, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/500417ar>

DOI: 10.7202/500417ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

QUELQUES REMARQUES SUR LA THÉORIE DES RÉCITS *

jean-paul brodeur

O. Soit ce récit :

Un homme vivait seul quelque part. Il se dit un jour : « Quoi peut m'assurer que je suis ? » Il décida d'abord de prévaloir absolument et tua tous ceux qui le regardaient en face. Il fit un grand carnage. Puis, lassé, il conclut : « Quand cessent les cris de ceux que j'égorge, rien ne m'assure plus que je suis. Les morts sont trop indifférents à moi. Il faut trouver autre chose ».

Il médita quelque temps et prit sa résolution. Il alla trouver un artisan besogneux et lui dit, en tirant son couteau : « Nous ne nous battons pas si tu reconnais que je suis un homme et que tu n'es rien. » « Comment le ferai-je, répondit l'artisan apeuré ? » L'autre lui dit : « Tu travailleras et je jouirai seul des fruits de ta peine. » « Mais, Maître, demanda l'esclave, de quoi vivrai-je ? » « De mon reste, dit le Maître. » « Sera-ce suffisant, dit l'esclave ? » « Peut-être. Si tu travailles assez. » L'artisan se soumit et commença à cultiver la terre.

Après quelque temps le Maître convoqua l'esclave et lui dit : « La jouissance que m'apporte les produits de ton travail est trop éphémère, car elle ne dure que le temps que je mets à les consommer. Que faisais-tu avant d'être mon esclave ? » L'artisan répondit : « Je fabriquais des figures de bois à la ressemblance des choses. » Le Maître lui ordonna alors d'en fabriquer une à son image.

L'artisan se mit au travail et fit un santon à l'expression bienveillante. Il le présenta à son maître qui entra dans une grande colère : « Cela me ressemble comme une chose ressemble à un homme mais non comme une chose ressemble à un Maître. Tu dois faire mieux ou je te tuerai. Je reviendrai dans un mois. »

L'artisan connut alors la terreur et resta prostré pendant plusieurs jours, attendant la mort. Puis il pensa : « Pourquoi craindrais-je tant la mort si je n'étais rien ? Se peut-il que je sois un homme ? Je dois vivre pour m'en assurer. » Avec des outils que lui avait laissés le Maître, il tailla un grand bloc de pierre dont il fit une statue terrifiante. Quand il l'eut terminée, il

* Je regrette de n'avoir pu donner à ces remarques la forme achevée que je comptais d'abord leur donner. Mes collègues de Laval ayant connu une expérience similaire à celle que nous avons vécue à l'UQAM, j'espère qu'ils ne prendront pas en mauvaise part la généralité de mes remarques.

trouva qu'elle ressemblait tant à son Maître, qu'il n'aurait pu la regarder sans trembler, s'il n'avait été sûr de l'avoir créée lui-même. « Cela est bien lui, dit-il en regardant la statue, mais c'est moi qui l'ai faite. »

Le délai écoulé, le Maître revint et demanda à voir la statue. Il la regarda longtemps et se mit soudain à gémir. « N'es-tu pas satisfait, Maître, lui dit l'esclave ? » « Je suis désespéré, dit le Maître. Cela est bien moi, mais c'est aussi ta créature. » Le Maître poursuivit d'une voix sourde : « L'oeil des tués n'est qu'un miroir clos où je n'ai pu me réfléchir. Le regard des esclaves est si bas qu'il ne reflète que mon ombre. Il n'y a que toi à contempler dans ma statue et ton art m'angoisse. Je t'implore de m'instruire, ô toi qui a trouvé comment te reconnaître dans un autre. ». « Je le ferai, dit l'artiste, si tu travailles pour moi. » L'autre homme y consentit.

Soit cet autre récit :

Une femme vivait seule quelque part. Elle se dit un jour : « Quoi peut m'assurer que je suis ? » Elle décida d'abord de prévaloir absolument et tua tous ceux qui la regardait en face. Elle fit un grand carnage. Puis, lassée, elle conclut : « Quand cessent les cris de ceux que j'égorge, rien ne m'assure plus que je suis. Les morts sont trop indifférents à moi. Il faut trouver autre chose. »

Elle médita quelque temps et prit sa résolution. Elle alla trouver un artisan besogneux et lui dit, en tirant son couteau : « nous ne nous battons pas si tu reconnais que je suis une femme et que tu n'es rien. » « Comment le ferai-je répondit l'artisan apeuré ? » L'autre lui dit : « Tu travailleras et je jouirai seule des fruits de ta peine. » « Mais, Maîtresse, demanda l'esclave, de quoi vivrai-je ? » « De mon reste, dit la Maîtresse. » « Sera-ce suffisant, dit l'esclave ? » « Peut-être. Si tu travailles assez. » L'artisan se soumit et commença à cultiver la terre.

Après quelque temps, la Maîtresse convoqua l'esclave et lui dit : « La jouissance que m'apporte les produits de ton travail est trop éphémère, car elle ne dure que le temps que je mets à les consommer. Que faisais-tu avant d'être mon esclave ? » L'artisan répondit : « Je fabriquais des figures de bois à la ressemblance des choses. » La maîtresse lui ordonna alors d'en fabriquer une à son image.

L'artisan se mit au travail et fit un santon à l'expression bienveillante. Il le présenta à sa maîtresse qui entra dans une grande colère : « Cela me ressemble comme une chose ressemble à une femme mais non comme une chose ressemble à une Maîtresse. Tu dois faire mieux ou je te tuerai. Je reviendrai dans un mois. »

L'artisan connut alors la terreur et resta prostré pendant plusieurs jours, attendant la mort. Puis il pensa : « Pourquoi craindrais-je tant la mort si je n'étais rien ? Se peut-il que je sois un homme ? Je dois vivre pour m'en assurer. » Avec des outils que lui avait laissés la Maîtresse, il tailla un grand bloc de pierre dont il fit une statue terrifiante. Quand il l'eut terminée, il trouva qu'elle ressemblait tellement à sa Maîtresse, qu'il n'aurait pu la regarder sans trembler, s'il n'avait été sûr de l'avoir créée lui-même « Cela est bien elle, dit-il en regardant la statue, mais c'est moi qui l'ai faite. »

Le délai écoulé, la Maîtresse revint et demanda à voir la statue. Elle la regarda longtemps et se mit soudain à gémir. « N'es-tu pas satisfaite, Maîtresse, lui dit l'esclave ? » « Je suis désespérée, dit la Maîtresse. Cela est bien moi, mais c'est aussi ta créature. » La Maîtresse poursuivit d'une voix sourde : « L'oeil des tués n'est qu'un miroir clos où je n'ai pu me réfléchir. Le regard des esclaves est si bas qu'il ne reflète que mon ombre. Il n'y a que toi à contempler dans ma statue et ton art m'angoisse. Je t'implore de m'instruire, ô toi qui a trouvé comment te reconnaître dans une autre. » « Je le ferai dit l'artiste, si tu travailles pour moi. » La femme y consentit.

1. Ces deux récits constituent une narrativisation d'un passage fameux de la *Phénoménologie de l'esprit* de Hegel, à savoir la dialectique du maître et de l'esclave.¹ Sans fournir une exégèse de ce passage de la *Phénoménologie*, je rappellerai les principaux moments de la dialectique du maître et de l'esclave, tels qu'ils se trouvent dans le texte de Hegel.

La dialectique du maître et de l'esclave intervient dans la partie de la *Phénoménologie* qui est intitulée « Conscience de soi » et elle prend place dans un chapitre de cette partie, dont le thème est « la vérité de la certitude de soi-même ». Comme ce dernier titre l'indique le problème que rencontre la conscience de soi dans ce chapitre est d'égaliser la certitude interne qu'elle possède d'elle-même à une vérité objective². Ce passage de la certitude subjective à la vérité objective s'effectue, pour un individu, quand il est reconnu conscience de soi par un *autre*. Voici maintenant les principaux moments de la dialectique :

(i) *La lutte à mort pour la reconnaissance*. La conscience se pose comme étant *pour soi* en supprimant toute altérité. Ce moment s'achève par la reconnaissance de la part de la conscience que la vie de l'autre est essentielle à la position de sa propre vérité. Une conscience qui supprime toutes les autres se retrouve *seule* et ne peut par définition effectuer le passage de la certitude de soi à la vérité de cette certitude, ce passage s'effectuant lorsque la conscience de soi est reconnue telle par une *autre* conscience. (*Phén.*, tome I, p. 160)

¹ Cette dialectique apparaît dans *La phénoménologie de l'esprit*, traduction de Jean Hyppolite, Paris, Aubier, 1939, tome I pp. 155-166. Pour le texte original, voir Hegel, *Phänomenologie des Geistes*, Hamburg, Verlag von Felix Meiner, 1952 (sechste Auflage), pp. 141-150.

² Pour faire court nous ne reprenons pas avec cette expression de « vérité objective » une terminologie strictement hégélienne.

(ii) *Domination et servitude*. Au lieu de mettre à mort celui qui a perdu le combat dans la lutte à mort pour la reconnaissance, le vainqueur lui laisse la vie à la condition qu'il se soumette à l'esclavage. L'esclave est celui qui reconnaît dans son maître une conscience qui est pour soi et qui se supprime lui-même comme conscience pour soi. La forme effective de cette reconnaissance réside dans le travail que l'esclave accomplit *au seul profit du maître*. Le maître s'y manifeste comme conscience pour soi en jouissant des produits du travail de l'esclave. L'esclave se nie comme conscience pour soi en consacrant sa vie à travailler pour un autre — le maître — qui ne voit en lui qu'un moyen de transformer la nature à son profit.

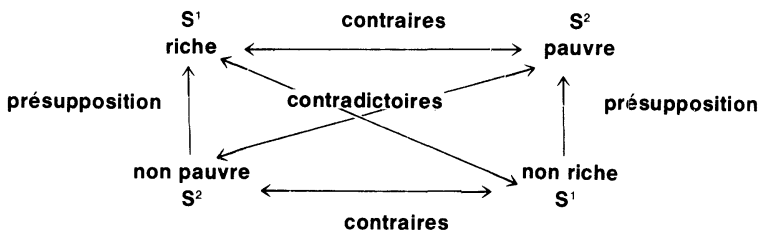
(iii) *Les impasses de la domination*. L'impasse est double. Le moment privilégié de l'affirmation par le maître qu'il est conscience de soi (pour soi) réside dans la jouissance des fruits du travail de l'esclave. Étant une opération de négation — le maître consomme les produits du travail de l'esclave et, ce faisant, il les détruit — la jouissance ne produit rien de durable ni de substantiel. Plus grave encore : le maître est doublement dépendant de l'esclave. Il en dépend d'abord pour sa subsistance. Il en dépend cependant d'une façon plus essentielle pour l'affirmation de sa vérité : le maître n'est tel que parce que l'esclave reconnaît son pouvoir et accepte de s'y soumettre. C'est ce qui amène Hegel à écrire : « En conséquence, la *vérité* de la conscience indépendante est la conscience *servile* » (Phén., tome I, p. 163, souligné dans le texte). L'expression « conscience indépendante » réfère dans cette phrase à la conscience du maître.)

(iv) *L'évolution de la conscience servile*. L'expérience de la domination amène la conscience indépendante — dominante — à reconnaître sa dépendance. L'expérience de la servitude amène la conscience dépendante à effectuer le parcours inverse. Ce parcours se fait en deux étapes. Hegel définit la conscience par la négativité (en dépit du terme, il n'y a là rien de bien sophistiqué : la marque que l'on attribue le plus souvent à la conscience est sa capacité de prendre une distance par rapport à l'immédiat.). Or l'esclave fait de façon continue l'expérience de la *peur*, la crainte de la mort étant ce qui le maintient en esclavage. Cette angoisse constante, dans la-

quelle l'esclave vit dans la proximité de son propre anéantissement, constitue une expérience vécue de la négativité, qui se révèle une propédeutique à la conscience de soi. En outre, l'esclave confère par son travail une forme extérieure substantielle et durable à la conscience de soi dont il fait l'expérience dans la peur. Il reconnaît les produits de son travail comme étant issus de lui. Le couple peur/travail se révèle donc de façon ultime plus fécond que le couple domination/jouissance pour l'acquisition d'une conscience de soi vraie. En transformant la nature, le travail produit une forme extérieure — objective, durable et vraie — de la conscience de soi.

2. Venons-en maintenant à la théorie des récits. Quoiqu'ils aient fait l'objet de nombreuses critiques, les travaux de Greimas exercent une profonde influence sur la théorie contemporaine des récits. Bremond (1973, p. 101) estime que l'apport décisif de Greimas réside dans « l'impulsion donnée à la recherche d'une matrice générative des premières articulations du récit ou, plus généralement, des lois d'une grammaire narrative universelle. » Nous souscrivons pour notre part à cette évaluation. La distinction entre des structures linguistiques « de surface » et des structures profondes régies par les normes de diverses logiques semble constituer le paradigme à l'intérieur duquel se poursuivent les recherches sur le langage, tant en linguistique que dans la théorie des récits. La nature conjecturale des structures qui appartiennent à la profondeur des récits et/ou des phrases a cependant donné lieu à beaucoup de discussion. Le problème que l'on rencontre dans la description des structures profondes ou immanentes est le suivant. Ces structures ne sont pas *données* au chercheur mais constituent plutôt un construit théorique qui est obtenu au terme d'une analyse des structures apparentes (manifestées) du discours. Se pose alors le problème de l'autonomie des structures profondes comme niveau de description linguistique ou sémiotique. Si, en effet, les structures profondes ne sont rien d'autre que la projection à un niveau plus abstrait et plus formalisé du récit manifesté en surface, l'hypothèse que ce récit est engendré à partir des structures immanentes ne constitue qu'une tautologie assez peu instructive.

Tentons d'illustrer cela par un exemple. L'instrument théorique le plus souvent utilisé par Greimas pour décrire les structures immanentes du récit est le carré sémiotique. Le carré sémiotique définit des relations de contradiction, de contrariété et de présupposition (ou subalternation) entre quatre termes. Soit par exemple, ce carré :



Ce type de construction se retrouve sous le nom de carré logique dans la plupart des manuels de logique scolastique. Il existe cependant entre le carré logique habituel et le carré sémiotique de Greimas deux importantes différences :

(i) Les termes du carré logique sont constitués par des *propositions*. Il en résulte que les relations de contradiction et de contrariété peuvent être définies sans ambiguïté. En plus de différer par la particule négative, les propositions contradictoires sont différemment quantifiées (*Tous* les hommes sont riches/*Quelque* homme n'est pas riche). Les propositions contraires ne se distinguent que par la négation et sont identiquement quantifiées (*Tous* les hommes sont riches/*Tous* les hommes ne sont pas riches).

Les termes du carré sémiotique de Greimas sont constitués par des *notions* qui ne peuvent évidemment être quantifiées. Greimas se trouve dès lors dépourvu d'un critère univoque pour distinguer la relation de contradiction de la simple relation de contrariété. Le modèle dont s'inspire Greimas pour distinguer entre les contenus contraires et les contenus contradictoires appartient en partie à la phonologie³. Dans Greimas (1966, p. 23), on fait une distinction entre une opposition du type : marqué vs non marqué (par ex. voisé/non voisé) et une

³ Certains éléments de ce modèle sont aussi empruntés à la théorie des mythes de Claude Lévi-Strauss.

opposition du type : masculin vs féminin, où l'opposition ne se laisse pas réduire à la présence dans un terme d'une marque qui est simplement absente dans l'autre. Dans Greimas (1966) l'opposition :

marqué vs non marqué

est symbolisée par la formule :

S vs -S.

L'opposition du type de

masculin vs féminin

est symbolisée par la formule :

S vs non S.

Dans les écrits ultérieurs, deux termes sémantiques qui s'opposent comme S et -S seront dits contradictoires, alors que deux termes qui s'opposent comme S et non S seront dits contraires.

La notion de marque ou de trait distinctif étant cependant beaucoup plus problématique en sémantique qu'en phonologie, à mesure que les contenus sémantiques dont on se préoccupe sont plus abstraits, il en suit que les critères sur lesquels s'appuie Greimas pour distinguer les contenus contraires des contenus contradictoires sont trop imprécis pour que les relations qui sont établies dans les carrés sémiotiques ne nous apparaissent pas arbitraires. Dans Greimas (1970, p. 217), le cru et le cuit, de même que le frais et le pourri sont posés comme des termes contradictoires, ce qui est plausible. Il est cependant plus difficile de voir comment Greimas peut poser une relation de contrariété entre le cuit et le pourri et entre le frais et le cru. La disposition des termes dans le carré sémiotique nous oblige néanmoins à poser une telle relation de contrariété entre des termes qui en fait s'ignorent. De façon converse, on arrive à concevoir que dans Greimas (1970, p. 177) *la société* et *la cachette du traître* s'opposent comme des contraires, de même que le héros et le traître. Il est cependant plus difficile d'établir une relation de contradiction entre *la société* (représentée par le palais du roi) et le *traître*, et

surtout entre le *héros* et la *cachette du traître*.⁴ Dans ce cas comme dans le précédent, il ne semble pas que l'établissement de relations de contrariété et de contradiction entre les termes d'un carré s'effectue en vertu des propriétés sémantiques que leur reconnaîtrait une logique mais qu'elle s'effectue de façon plus opportune à partir des oppositions qui se manifestent dans le récit de surface, dont le carré n'est qu'un reflet formalisé. En fait, quand on examine soigneusement les carrés sémiotiques que construit Greimas, on s'aperçoit que les contenus qui articulent la taxinomie des récits (comme le cuit, le cru, le frais et le pourri) sont subsumés sous des oppositions beaucoup plus générales (Vie et Mort (Greimas, 1970, p. 217), Culture et Nature (Greimas, 1970, p. 143). Dans Greimas (1973, p. 165), la disposition des termes du carré est encore plus complexe.). Il est dès lors difficile de savoir si les relations qui s'établissent entre les termes du carré sont posées entre ces termes eux-mêmes ou les catégories abstraites sous lesquelles ils sont subsumés. Il semblerait que Greimas voulût atténuer la part d'arbitraire qui se manifeste dans l'établissement de relations de contradiction et de contrariété entre des termes qui au regard d'une logique non circonstanciée ne sont pas ainsi reliés, en subsumant ces termes sous des catégories où ces relations paraissent moins arbitraires.

(ii) Dans le carré logique orthodoxe, les relations de présupposition s'établissent du haut vers le bas. Ainsi, dans l'exemple que nous avons donné d'un carré, *riche* présuppose ou implique *non pauvre* de la même façon que *pauvre* implique *non riche*. Or comme le remarque Bremond (1973, p. 93), Greimas oriente les relations de présupposition du carré sémiotique à partir du bas vers le haut. Logiquement, cette orientation est erronée : en niant que quelqu'un soit pauvre, on n'affirme nullement que cette personne est riche (sans être riches, les petits-bourgeois ne sont pas pauvres). Pourquoi faire cette violence à la logique ? La réponse à cette question est assez difficile à formuler sans entrer dans les détails de la grammaire narrative de Greimas. Voici en gros ce que l'on peut dire. Greimas conçoit le récit comme une suite d'opérations logiques effectuées sur les termes d'un carré sémiotique. La

⁴ Voir aussi Bremond (1973) p. 97.

première de ces opérations s'effectue habituellement sur l'axe des contradictoires et elle a pour résultat de nous faire passer à l'étage inférieur du carré. Dans notre exemple, un personnage riche deviendra non riche. À moins de confiner les opérations sur l'axe des contradictoires, il faut trouver le moyen de joindre un autre des termes du carré. L'opération dont on dispose pour ce faire est l'opération de présupposition. Or comme la contradiction nous a amené à l'étage inférieur du carré, le moyen de rejoindre un autre terme est d'orienter la relation de présupposition à nouveau vers le haut : le *riche* devenu *non riche* se retrouvera *pauvre*. Le modèle est de cette façon plus apte à rendre compte du déroulement effectif d'un récit. Cette aptitude s'acquiert cependant au détriment de la logique.

Peut-être comprendra-t-on maintenant davantage le problème que nous avons posé au début de cet alinéa relativement à l'autonomie du niveau de description et/ou de représentation que constituent les structures immanentes du récit. Un tel niveau pourrait être dit autonome s'il avait une valeur explicative des phénomènes constatés à la surface linguistique du texte et s'il avait une spécificité qui lui soit propre. Or les remarques précédentes — et d'autres que nous pourrions faire — tendent à infirmer cette hypothèse. Il semble d'abord que ce soit plutôt des constatations faites en surface qui rendent compte des modifications qui ont dû être apportées au carré logique pour qu'il s'ajuste au récit tel qu'il se manifeste. Les contraintes s'exerceraient donc davantage à partir de la manifestation linguistique du récit — à partir du récit en surface — vers sa profondeur logique — le carré sémiotique. — que dans le sens inverse. D'où il suit que la spécificité des structures construites au niveau profond peut être mise en question : il semble que l'on n'hésite pas à modifier les propriétés structurelles du carré logique (en changeant, par exemple, l'orientation de la relation de présupposition) pour qu'elles puissent reproduire le déroulement effectif du récit de surface. Ne pourrait-on dès lors dire que le niveau immanent du discours n'est qu'un décalque épuré du récit manifesté linguistiquement ?

Ces remarques sont intéressantes mais elles ne sont pas décisives. Portant sur un construit qui a le statut d'une

hypothèse — une certaine représentation des structures immanentes du récit — elles ne sont pas moins hypothétiques que les procédures dont elles font la critique. Si les structures immanentes du récit nous étaient *données* à la manière du récit lui-même, on pourrait alors établir un véritable test de validation des procédures de Greimas : il n'y aurait qu'à comparer sa description des structures immanentes d'un récit à ces structures elles-mêmes et à noter les différences ou les convergences. Malheureusement ces structures ne nous sont jamais données sans l'intermédiaire d'une procédure de construction. On peut néanmoins tenter d'élaborer un test de validation similaire à celui que nous venons de décrire en usant d'un artifice. Au lieu de construire une représentation des structures immanentes du récit à partir d'une lecture du récit tel qu'il se donne à nous en surface, on pourrait tenter d'engendrer un récit à partir d'un discours théorique abstrait, auquel on donnerait la valeur de structure immanente ou profonde du récit ainsi engendré. C'est ce que nous avons tenté de faire, en générant deux récits à partir de la dialectique du maître et de l'esclave de Hegel, qui se prête particulièrement bien à une narrativisation. Nous nous proposons dans la suite de cet article de soumettre ces récits à une analyse sémiotique dont les postulats méthodologiques seraient empruntés à Greimas et de discuter les résultats auxquels nous parviendrons à la lumière de ce que nous savons de la structure à partir de laquelle ces récits ont été engendrés. Cette procédure, nous le reconnaissons, n'est pas orthodoxe et soulève des difficultés qui mériteraient plus d'attention que nous ne leur en accorderons (par ex., la dialectique du maître et de l'esclave à laquelle nous conférons la valeur de structure immanente de nos récits est elle-même un discours manifesté linguistiquement.). Nous pensons néanmoins que le gain théorique que laisse espérer notre procédure est suffisant pour que nous mettions provisoirement ces difficultés entre parenthèses.

3. Nous ne pourrions évidemment entreprendre une description exhaustive des récits que nous avons engendrés. Nous devons nous contenter d'opérer avec quelques-uns seulement des postulats méthodologiques de Greimas, dont la théorie sémiotique est à certains égards très complexe. Sans prétendre résumer cette théorie, nous énumérerons cer-

tains de ses traits qui nous apparaissent fondamentaux. Voici les caractéristiques méthodologiques que nous estimons d'une importance particulière.

3.1 La grammaire narrative dont Greimas (1970, pp. 157-183) formule le projet peut être caractérisée comme une construction à plusieurs niveaux, qui tente de décrire le processus de génération du sens dans les divers stades de son élaboration. Bien que les différents paliers d'élaboration ne soient pas encore tous identifiés (Greimas, 1970, p. 159), il semble que l'on puisse distinguer entre trois niveaux au moins.

(i) *Un niveau fondamental* : ce niveau comprend une morphologie qui établit une morphologie des contenus qui structurent le récit de surface et une syntaxe qui définit un ensemble d'opérations combinatoires effectuées sur ces contenus. Pour l'essentiel, le niveau fondamental donne lieu, en conformité avec le modèle dit constitutionnel, à la construction d'un carré sémiotique. Ce carré, comme nous l'avons déjà vu, conjoint quatre termes liés par des relations logiques élémentaires. Ces relations servent de base aux opérations effectuées sur les contenus articulés par la taximie (tel contenu est affirmé et tel autre nié, pour prendre un exemple). Certaines de ces opérations sont orientées, comme la présupposition, que Greimas désigne parfois comme une implication (voir Greimas, 1970, p. 140).

(ii) *Un niveau performanciel*. Ce niveau décrit les modalités de la prise en charge des opérations, définies au niveau fondamental, par les actants et, à un étage supérieur, par les acteurs du récit. Les notions théoriques opérantes à ce niveau ont été d'abord empruntées à Tesnière (1959) et constituent ce que Greimas appelle la structure actantielle. Cette structure définit un ensemble de rôles actantiels — (Sujet (négatif et positif), Objet (négatif et positif), Destinataire (négatif et positif) et Destinataire (négatif et positif). Greimas (1966, pp. 180-181) parlait aussi d'un Adjuvant et d'un Opposant — qu'assumeront des acteurs. Greimas (1973) s'efforce de distinguer entre les actants et les acteurs d'un récit. Il remarque qu'un même rôle (actantiel) peut non seulement être assumé par plusieurs acteurs mais qu'un même acteur peut être lui-même le syncrétisme de plusieurs actants.

(iii) Un niveau manifesté : il s'agit du récit lui-même dans sa manifestation linguistique. Il convient de noter que l'expression « grammaire narrative de surface » est plutôt employée par Greimas pour désigner le palier précédent (performancier).

3.2 Ces différents paliers — on peut en prévoir d'autres — n'ont pas jusqu'ici fait l'objet d'une attention égale. Le niveau qui a fait l'objet des développements théoriques les plus explicites demeure le niveau fondamental, qui a donné lieu à la formulation du modèle constitutionnel. Un examen des propositions avancées par Greimas dans ses diverses présentations du modèle constitutionnel révèle l'existence d'un certain nombre de postulats relatifs à la nature de la narrativité. Ces postulats semblent être les suivants :

(i) Le plus important de ces postulats concerne ce que nous appellerons, à défaut d'un meilleur terme, la finitude logique des récits. Greimas conçoit le récit comme étant la manifestation d'un certain nombre d'opérations effectuées sur les termes du carré sémiotique. Le nombre et la nature de ces opérations sont soumis à des contraintes qui apparaissent très sévères. Le récit apparaît ainsi comme étant le résultat d'opérations d'affirmation et de dénégation (la présupposition ou l'implication sont homologables à une opération d'affirmation) relatives aux termes du carré sémiotique. Le carré sémiotique a aussi fait l'objet d'une interprétation topologique. Selon cette interprétation, tout récit serait réductible à la transmission circulaire d'une valeur entre les quatre termes du carré redéfinis topologiquement — de manière à constituer des lieux (Greimas, 1970, pp. 176-77). Cette conception du récit fait contraste avec celle que nous propose Bremond (1973), pour lequel le récit se caractérise à chacun de ses stages par une option qui est laissée entre plusieurs cours d'action possibles. Le récit, tel que le conçoit Greimas, est au contraire le résultat de contraintes logiques apparemment inéluctables, qui font de chaque récit un stéréotype du genre.

(ii) Un second postulat pourrait être ainsi formulé : le récit est constitué par une séquence d'événements pleinement *extériorisés*, ce dernier terme signifiant que les événements du récit prennent davantage place dans une espace physique concret que dans un espace mental abstrait. Ce postulat

opératoire semble dériver du type de récits qui, si l'on excepte les dernières parutions (1976a et b), a jusqu'ici sollicité l'attention de Greimas. Ces récits appartiennent, comme on le sait, au folklore et au mythe. Ce postulat produit des résultats difficilement conciliables avec le structuralisme affirmé de Greimas. Selon une perspective structurale, les termes d'une structure ne constituent pas des substances mais doivent être définis à partir des relations qui les constituent. Or le souci topologique qui se manifeste dans certains des articles de Greimas — les opérations sur le carré sémiotique sont conçues comme des trajets qui nous mènent d'un terme à l'autre — l'amène à re-substantialiser les termes composant les structures qu'il construit. Si ces termes sont conçus comme des lieux entre lesquels il est possible d'établir des trajectoires, on est contraint de conclure que ces termes existent indépendamment les uns des autres, sans quoi il serait impossible de concevoir leurs relations comme des trajets qui nous conduisent d'un terme vers l'autre.

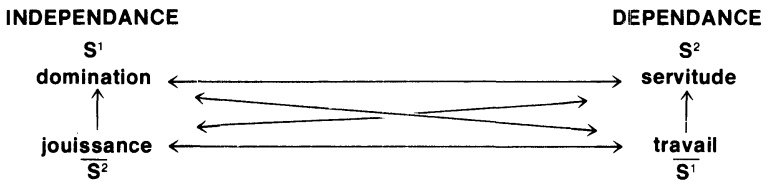
(iii) Les contraintes qui pèsent sur le récit s'exercent à partir du niveau fondamental vers la surface linguistique ou manifeste. Il ne semble pas qu'il y ait place pour une rétro-action d'un palier de description sur le niveau antérieur de représentation. Cette position pourrait être comparée à ce moment des théories syntaxiques génératives où l'on pensait que l'histoire transformationnelle d'une phrase n'affectait en rien le sens qui lui était conféré par sa structure profonde.

(iv) L'une des propriétés fondamentales des phrases en syntaxe transformationnelle réside dans leur ambiguïté. La sémantique du discours que développe Greimas ne paraît pas accorder à cette propriété la même importance que la syntaxe transformationnelle. Les récits qu'analyse Greimas semblent au contraire soumis à un fonctionnement *univoque* : ils ne feraient qu'investir les contenus dont le modèle constitutionnel élabore la taxinomie.

Enfin, dernier postulat, qui est lié au précédent : le récit constitue une *expansion* des structures fondamentales élémentaires. Dans le cas d'un récit dont le fonctionnement ne serait pas univoque mais surdéterminé, on pourrait facilement imaginer que ce récit constituât plutôt une *contraction* qu'une

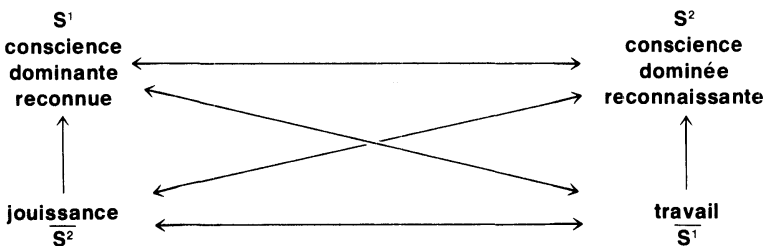
expansion de structures immanentes qui pourraient alors être conçues comme étant d'une grande complexité.

4. La taxinomie des contenus qui articulent à un niveau fondamental les deux récits que nous avons engendrés est difficile à établir (nous traiterons d'abord du premier de nos récits et ferons plus loin quelques remarques sur le second.). Voici, à titre d'hypothèse dont nous ferons la critique, un premier carré sémiotique relatif à la structure de notre premier récit :



Nous discuterons maintenant quelques-unes des difficultés qui concernent l'établissement de cette structure.

4.1 Les deux grandes catégories sous lesquelles sont subsumés les termes de ce carré — indépendance et dépendance — sont empruntées à Hegel. Le titre du chapitre où apparaît dans la *Phénoménologie la dialectique du maître et de l'esclave* se lit en effet comme suit : *Indépendance et dépendance de la conscience de soi : domination et servitude*. Nous avons cité ce titre au complet parce qu'il révèle l'existence d'une difficulté fondamentale dans l'établissement du carré sémiotique. Cette difficulté peut être ainsi caractérisée. La structure immanente qui correspondrait d'une façon encore plus précise que celle que nous avons édifiée, au texte à partir duquel nous avons engendré nos récits est la suivante.



La dialectique du maître et de l'esclave, à tout le moins dans son énoncé hégélien, est relative à des figures de la *conscience*. Cet aspect de la dialectique est en partie fatalement occulté par la narrativisation : que ce soit au niveau des noms propres ou à celui des dénominations plus générales des acteurs d'un récit (le maître, l'esclave, etc.), le propre du langage est de procéder à un syncrétisme du corps et de l'esprit. On trouvera très rarement dans un récit des phrases comme :

- (a) L'esprit de Paul pense
- (b) Le corps de Paul mange

On dira plutôt :

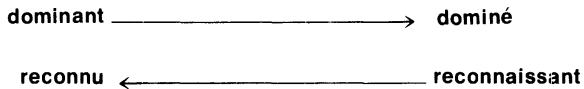
- (c) Paul pense
- (d) Paul mange

La nécessité de distinguer entre l'instance du corps et celle de l'esprit n'est sans doute pas contraignante dans l'analyse de récits folkloriques qui rapportent en général des actions extériorisées. Cette distinction peut cependant s'avérer importante dans l'analyse de récits plus complexes, qui se prêtent autant à une analyse extentionnelle (suite d'action extérieures dans un espace physique) qu'à une analyse intentionnelle (suites de performances intérieures qui s'effectuent dans un espace mental ou logique). Nous montrerons dans la suite de cet article de quelle façon l'importance de distinguer entre une représentation extentionnelle et une représentation intentionnelle d'un récit se manifeste. Concluons pour l'instant cette première série de remarques en constatant la surdétermination d'un certain type de récit à ce niveau.

4.2 Une seconde difficulté réside dans la description des relations qui s'établissent entre des termes qui redoublent le rapport de contrariété par une relation objectale. Des couples comme dominant/dominé ou reconnaissant/reconnu s'opposent comme des contraires mais fondent aussi cette opposition sur une dépendance plus fondamentale, en vertu de laquelle les deux termes d'un couple s'engendrent réciproquement, l'un de ces termes constituant l'objet de l'opération de l'autre. La relation de domination se fonde, par exemple, sur l'existence du terme dominé. Cette situation, en particulier dans le cas des couples participiaux qui dérivent du

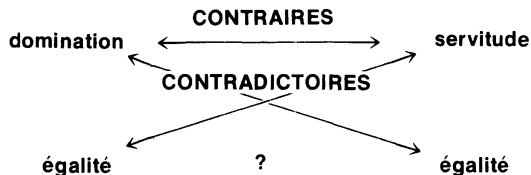
couple domination/servitude, donne lieu à plusieurs problèmes.

(i) Bien qu'étant orientés en sens contraires au niveau de la relation d'objet, certains couples doivent être posés comme équivalents. Par exemple :



Ces équivalences entre des opérations qui fonctionnent en sens contraire peuvent donner lieu à des difficultés techniques considérables au niveau d'une formalisation rigoureuse.

(ii) L'identification des relations de *contradiction* à partir de termes contraires du type de domination/servitude (maître/esclave) est problématique. Si l'on exclut l'opposition déjà marquée au niveau de l'axe des contraires, il semble que l'on soit contraint d'assigner un *même terme* comme étant dans une relation de contradiction avec le terme « domination » et avec le terme « servitude », à savoir le terme « égalité ». Quand elle n'est pas l'esclavage, la non-domination se manifeste sous les traits de la reconnaissance (réciproque) de l'égalité; de la même façon, l'esclave qui veut nier sa condition sans assumer celle du maître doit revendiquer la simple reconnaissance de l'égalité. Ces contraintes sont difficilement assimilables par le modèle constitutionnel, qui doit alors poser deux termes identiques :



(iii) Une troisième difficulté est peut-être encore plus sérieuse : le fait qu'une relation d'opposition se fonde sur une relation d'objet peut déterminer un *renversement* de la relation d'opposition. Ce renversement s'effectue selon le schéma dialectique classique, dont la dialectique du maître et de

l'esclave constitue le paradigme. Premier moment : le maître domine l'esclave. Second moment : le maître n'est tel que parce qu'il domine son esclave, dont il vient à dépendre pour affirmer sa domination. Troisième moment : l'esclave se révèle de cette façon le maître du maître et le maître se découvre l'esclave de l'esclave. Le modèle constitutionnel, nous tenterons de le montrer dans la prochaine section, est peut-être trop rigide pour rendre compte de ces renversements.

4.3 Signalons enfin une dernière difficulté. Le carré sémiotique ne parvient pas à intégrer certains des éléments qui jouent un rôle déterminant dans notre récit. Le renversement dialectique qui s'y opère s'effectue à partir d'une double découverte. Le maître découvre la stérilité de la jouissance : ne produisant rien, elle se révèle en son fond impuissante à conférer à la certitude de soi qu'elle engendre un statut objectif. L'esclave s'éprouve à l'inverse comme conscience de soi à travers la peur et confère par son travail un statut objectif à ce qu'il expérimente dans l'angoisse. Les notions qui articulent ces approfondissements — durée et substance — pourraient difficilement être intégrées dans un modèle des structures immanentes du récit à moins de renoncer à l'idée que le récit de surface constitue une expansion de structures élémentaires relativement simples. Un rapport inverse entre la profondeur et la surface du récit doit souvent être postulé : le récit se contracte à mesure que l'on approche de la surface linguistique en surdéterminant ses éléments.

5. Il n'est, il faut le dire, aucune des difficultés dont nous avons jusqu'ici fait état qui soit décisive et qui doive déterminer un rejet du modèle constitutionnel. Pour chacune de ces difficultés, il existe des solutions dont nous ne pouvons, dans le cadre restreint de cet article, discuter la valeur. La difficulté soulevée en **4.1** pourrait, par exemple, être levée en recourant à la notion d'isotopie ou encore en donnant une représentation du terme « conscience » au niveau de la structure actantielle. Nous allons maintenant reprendre ce problème dans le cadre d'une objection plus sérieuse qui peut être faite au modèle constitutionnel.

5.1 Voici quelle pourrait être cette objection. Que se passe-t-il dans la dialectique du maître et de l'esclave et dans les récits que nous avons engendrés à partir de cette

dialectique ? Comme Jean Hyppolite l'a remarqué, après bien d'autres, la dialectique du maître et de l'esclave consiste essentiellement « à montrer que le maître se révèle dans sa vérité comme l'esclave de l'esclave et l'esclave comme le maître du maître ». Or il est extrêmement difficile de parvenir à ce résultat en effectuant les opérations prescrites sur les termes de notre carré sémiotique. Essayons de le montrer, en effectuant les trajets qui sont autorisés par le carré sémiotique.

(i) Un premier type de trajets, qui semble autorisé par la pratique de Greimas, est confiné aux axes des contradictoires. Quatre opérations sont alors possibles :

- (a) dénier la domination en affirmant le travail
- (b) dénier le travail en affirmant la domination
- (c) dénier la servitude en affirmant la jouissance
- (d) dénier la jouissance en affirmant la servitude

Non seulement ces opérations et/ou leur conjonction sont-elles impuissantes à générer le résultat de la dialectique, mais elles sont même incapables de rendre compte du premier moment de la dialectique que manifestent nos récits. Domination et servitude ne sont pas des éléments *donnés* au départ de nos récits mais sont le *produit* initial d'un effort pour trouver une solution au problème de la reconnaissance de ses acteurs comme conscience de soi.

(ii) Comme les trajets canoniques qui peuvent s'effectuer à l'intérieur du modèle constitutionnel ne font que prolonger les opérations qui s'accomplissent sur l'axe des contradictoires par des opérations d'implication, on peut prévoir qu'ils ne nous feront pas davantage parvenir au résultat désiré. L'application stricte des opérations permises par le modèle constitutionnel engendre les séquences suivantes :

- (e) négation de la domination/affirmation du travail/
présupposition ou implication de la servitude par le travail.
- (f) négation de la servitude/affirmation de la jouissance/
présupposition ou implication de la domination par la
jouissance.

Ces séquences pèchent de trois façons par rapport à nos récits. L'orientation de la relation de présupposition est à l'inverse de ce qui se produit dans la dialectique et dans nos récits : ce n'est pas le travail qui implique la servitude mais la

servitude qui implique le travail. La même remarque vaut *mutatis mutandis* pour la séquence (f). Ces remarques dépassent le simple niveau technique. L'orientation incorrecte des relations d'implication ou de présupposition rend le modèle constitutionnel impuissant à rendre compte de la *productivité* de la dialectique du maître et de l'esclave. C'est là le second des défauts des séquences que nous venons d'établir. Le travail se révèle dans nos récits à la fois une conséquence de la servitude et le *facteur qui permettra à l'esclave de la transcender*, au lieu que l'application stricte des opérations du modèle constitutionnel font de la servitude une conséquence du travail. Le travail ni peut dès lors, par définition, constituer l'élément qui permettra à l'esclave de transcender sa condition servile. De la même façon, la jouissance du maître est à la fois une conséquence de la domination qu'il exerce et le facteur qui lui révélera sa dépendance par rapport à l'esclave (sa servitude).

Nous insisterons davantage sur un troisième défaut, sur lequel nous devons revenir dans la conclusion de cet article il est une propriété des séquences (e) et (f) qui, si nous aboutons ces séquences l'une à l'autre, peut paraître rendre compte d'un trait important de nos récits. La dialectique du maître et de l'esclave, comme nos récits, constituent des structures circulaires : le maître se révèle comme dépendant et l'esclave en vient à occuper une position de maître. Or les séquences (e) et (f) sont elles-mêmes dans un rapport de circularité : la séquence (e) débute par la négation de la domination et la séquence (f) se termine par une nouvelle instauration de la domination. Il est cependant une différence absolument essentielle entre le type de circularité que manifeste le modèle constitutionnel, lorsque, par exemple, Greimas caractérise le récit par la transmission circulaire d'une valeur, et la circularité sur laquelle s'articule la dialectique du maître et de l'esclave. Dans les récits dont s'occupe Greimas, la négation du premier terme du carré sémiotique est perçue comme un *manque* et le retour à ce terme premier constitue un rétablissement de l'équilibre rompu, qui *clôt* le récit en lui conférant un *dénouement*. Le récit ainsi dénoué s'*achève*, comme en témoigne la formule stéréotypée ». Ils furent heureux et eurent de nombreux enfants. » Dans la mesure cependant où la dialectique du maître et de l'esclave

aboutit à un résultat circulaire, cet aboutissement est la marque d'un *échec*. Si l'esclave, oubliant les leçons du travail, se contente d'asservir l'ancien maître et se perd dans la jouissance, la fatalité dialectique opérera à nouveau et il retrouvera sa condition première. Si le maître qui réintègre son ancienne condition n'a lui-même rien appris de la servitude, un renversement dialectique se reproduira encore et ainsi de suite à l'infini. La dialectique du maître et de l'esclave accule ses protagonistes à un choix : répéter indéfiniment leurs rôles sur le mode de l'atemporalité ou renoncer aux figures de la conscience que manifestent les relations de domination et de servitude, tout en conservant les résultats de la dialectique. Le refus de passer à une étape ultérieure du développement de la conscience produit l'impasse que manifeste la circularité de la dialectique hégélienne du maître et de l'esclave. Cette circularité constitue une impasse non en elle-même mais en vertu de sa *récurtivité*. À la différence d'un récit qui, comme le récit folklorique, s'articule sur une transmission circulaire et finalement heureuse d'une valeur, le récit dont la circularité est réursive ne s'*achève* jamais; il se borne à répéter une impasse en réinstaurant indéfiniment la structure qui lui donne naissance (par exemple, la relation d'asservissement). Nous reviendrons sur cette différence, à partir de laquelle il est peut-être possible d'effectuer une dichotomie parmi les types de récits qui peuvent être réalisés. Le modèle constitutionnel ne possède pas dans son état actuel la propriété formelle de récurtivité et se révèle difficilement applicable à des récits qui manifestent une structure réursive.

(iii) D'autres trajets sont enfin possibles à l'intérieur du carré sémiotique :

- (g) négation de la jouissance/affirmation de la servitude/
implication ou présupposition du travail
- (h) négation du travail/affirmation de la domination/
implication ou présupposition de la jouissance.

La caractéristique propre de ces trajectoires est de conférer à la relation de présupposition ou d'implication une orientation différente de celle que l'on trouve dans les travaux de Greimas (du haut vers le bas au lieu du contraire habituel). Comme nous avons déjà vu que l'orientation donnée par Greimas à la relation d'implication ou de présupposition (du

bas vers le haut) répondait à des impératifs précis au niveau de l'analyse des récits mythiques et folkloriques, nous ne soumettrons pas les trajectoires (g) et (h) à une analyse détaillée. Le profit d'une réorientation des relations d'implication ou de présupposition au niveau d'une analyse de nos propres récits serait perdu au niveau d'analyses déjà effectuées du récit mythique ou folklorique, à moins que l'on postule que ces relations ne sont pas orientées, ce qui est contraire à la théorie explicite du modèle constitutionnel. Ajoutons de plus qu'il serait relativement facile de montrer que même une réorientation des relations de présupposition ou d'implication ne rendraient pas le modèle constitutionnel capable de reproduire le résultat de la dialectique du maître et de l'esclave.

5.2 Il semble donc que les opérations licites dans le modèle constitutionnel ne soient pas en mesure d'engendrer le résultat auquel parviennent nos récits. Comme l'a remarqué Bremond (1973, pp. 97 et suiv.), le déroulement d'un récit constitue un processus où l'optionnalité est beaucoup plus grande que celle qui est autorisée par le modèle constitutionnel, où les opérations qu'il est permis d'effectuer sur les termes de la structure fondamentale sont soumises à des contraintes sévères. Cette première critique est d'ordre syntaxique : en augmentant les possibilités combinatoires du modèle constitutionnel, on pourrait accroître sa puissance générative. Cette augmentation du nombre des combinaisons permises par le modèle constitutionnel ne constituerait cependant pas une solution à toutes les difficultés que nous avons rencontrées car leur source n'est pas exclusivement syntaxique (de l'ordre des combinaisons permises). Les difficultés que nous avons rencontrées viennent pour l'essentiel de ce que le processus dialectique a pour résultat non seulement de modifier les relations qui s'établissent entre les termes posés au départ, mais aussi de transformer la valeur sémantique de ces termes eux-mêmes. « Mais de même, écrira Hegel, que la domination montre que son essence est l'inverse de ce qu'elle veut être, de même la servitude deviendra plutôt dans son propre accomplissement le contraire de ce qu'elle est immédiatement; elle ira en soi-même comme conscience *refoulée* en soi-même, et se transformera, par un renversement, en véritable indépendance. » (*Phénoménologie*, tome I, p. 163). Or il n'est aucune manipulation syntaxique (formelle),

qui par définition n'affecte pas le contenu des termes sur lesquels elle opère, qui peut rendre un compte satisfaisant de la transformation du contenu ou du sens de ces termes.⁵

Pourrait-on alors tenter de construire une combinatoire qui nous fournisse une représentation de la *logique* de ces transformations et/ou de ces approfondissements ? Si l'on entend ici le terme de logique au sens strict comme étant la formulation d'un ensemble de *normes* régissant un processus, il nous semble que ce projet — peut-être réalisable — rencontrera des obstacles de taille. Le premier de ces obstacles est le suivant : les notions morphologiques de base à partir desquelles on pourrait espérer constituer une taxinomie fondamentale des contenus manifestés dans un récit, sont elles-mêmes d'une si grande plasticité qu'on ne voit pas de limite aux transformations qu'elles peuvent subir. Pour une démonstration écrasante de la plasticité des notions, on peut renvoyer le lecteur à une lecture de la *Science de la logique* de Hegel, dont on nous permettra d'extraire un exemple. Il semblerait qu'il n'y ait pas d'opposition sémantique plus irréductible que celle de l'être et du néant. Hegel réussit cependant sans peine à nous montrer d'une façon à certains égards *probante* que ces deux notions sont équivalentes (elles sont aussi vides l'une que l'autre; voir la *Science de la logique*, trad. Jankélévitch (1947), p. 72 tome I). Pourquoi refuserait-on alors au discours de l'imagination une licence que la raison s'arroge en la désignant du nom de rigueur ? Un second obstacle est celui-ci : la plasticité intrinsèque des notions d'une

⁵ Dans la *Sémantique structurale*, Greimas avait commencé une réflexion sur des modèles de transformation (voir le chapitre intitulé « À la recherche des modèles de transformation »). La dernière section du livre s'intitule même « La conception dialectique de l'existence ». Cette partie de la *Sémantique structurale*, il faut s'empresseur de le remarquer, constitue une réflexion sur l'univers romanesque de Bernanos, qui est beaucoup plus près du type de littérature qui constitue l'horizon de cet article que les récits folkloriques ou mythiques. On ne saurait nier qu'une partie importante des événements significatifs qui sont narrés dans les romans de Bernanos intervient au niveau de la conscience de leurs personnages. Les réflexions contenues dans la dernière partie de la *Sémantique structurale* ne semblent pas avoir fait l'objet d'une élaboration explicite dans la suite des travaux de Greimas. Il est permis d'espérer qu'à la suite de ses derniers travaux sur Maupassant, Greimas, qui renoue avec la tradition romanesque, leur donnera un nouveau prolongement.

taxinomie fondamentale est elle-même décuplée par l'intervention extrinsèque d'autres notions avec lesquelles elles sont mises en rapport. Ainsi, pour prendre un exemple dans nos récits, la conscience aliénée dans la servitude se découvre comme conscience de soi en faisant l'expérience de la *peur* (notion extrinsèque à la structure initiale).

La description de ces obstacles n'a évidemment pas pour fin de décourager le projet de constituer une science des récits, dont nous souhaitons l'avènement. Elle vise d'abord à prévenir les effets d'une confiance induite qui pourrait être mise dans la puissance des contraintes qui seraient proposées par la théorie. Elle vise ensuite à rappeler qu'aussi étendue que soit la communauté de structure qui est constatée *en fait* par l'analyse d'un corpus de récits, cette communauté de fait entre plusieurs récits ne saurait être transformée en une communauté *de droit* entre ces récits et tout récit possible, sans assumer les risques de l'extrapolation.

6. On pourrait désigner comme espace mental et comme espace conceptuel les lieux où s'opère la transformation des contenus primitifs de la taxinomie qui donne sa première impulsion au récit. Ce que nous appelons l'espace mental affleure à la surface du récit dans le monologue intérieur, la réflexion des personnages (« il se dit alors. . . ») et dans certains dialogues. L'espace conceptuel se manifeste dans les commentaires — parfois très nourris, pensons au Narrateur de *À la recherche du temps perdu* — de l'auteur ou de son représentant dans le récit sur les personnages du récit et sur les situations dans lesquelles ils se trouvent. Il est selon nous une large classe de récits où l'action extérieure est négligeable par rapport à l'évolution intérieure des personnages — comme par exemple dans la *Montagne magique* de Thomas Mann et dans plusieurs ouvrages de la littérature russe. Ce type de narration qui procède plutôt en approfondissant le matériel thématique de départ qu'en le manifestant sous la forme d'une séquence linéaire d'événements extérieurs est évidemment celui où les contenus thématiques primitifs, que pourrait articuler un carré sémiotique, sont susceptibles des plus grandes transformations.

6.1 L'une des façons dont on pourrait intégrer ces transformations à une grammaire narrative greimassienne serait

peut-être d'accorder un statut au niveau de la structure actantielle à la « conscience » des acteurs du récit (ou à quelqu'autre instance du même type que cette conscience), où s'élabore une réflexion sur les situations du récit et sur les contenus thématiques ou les valeurs qui sont manifestés dans ces situations. Cette suggestion, si on la développait de façon explicite, devrait résoudre au moins deux difficultés. Le rôle actantiel qui, au premier abord, conviendrait le mieux à une instance comme la conscience des protagonistes principaux est celui de sujet (positif ou négatif). Le propre d'un sujet, en plus d'être le substrat logique d'un certain nombre de qualificatifs, est d'être l'agent de diverses opérations. Or il n'est pas sûr qu'il soit possible d'établir au niveau du récit — qui n'est pas un traité d'épistémologie — une typologie des opérations mentales qui arrive à spécifier de façon satisfaisante l'opération générale de la réflexion (« il se dit alors. . . »). Cette difficulté n'est cependant pas insurmontable, les taxinomies existantes des opérations mentales (douter, juger etc.) pouvant être adaptées de manière à convenir à la description des récits.

Reste cependant un problème plus considérable : il faudrait concevoir de façon systématique une rétro-action des opérations effectuées à un niveau postérieur d'une grammaire narrative sur le niveau fondamental, tel qu'il est représenté par le carré sémiotique. Le propre des opérations de la conscience est en effet dans certains cas de transformer, en les approfondissant, les contenus thématiques posés initialement. La structure fondamentale et la structure actantielle apparaîtraient de cette façon autant comme des structures rivales que comme des structures emboîtées.

6.2 C'est pour mettre en évidence ce problème de la rétro-action possible des structures postérieures sur les structures antérieures d'une grammaire narrative que nous avons engendré un second récit, caractérisé par l'introduction d'un maître du sexe féminin. Précisons d'abord un point. Il est sûr qu'une modification de genre des pronoms produirait des effets drastiques dans un récit où le sexe des personnages est d'emblée partie prenante, comme par exemple dans le récit d'une idylle, engendré à partir d'un carré sémiotique comportant des termes appartenant à l'isotopie de la sexualité. Des

permutations effectuées au niveau du genre des expressions référant aux personnages d'un tel récit ne pourraient que perturber de façon profonde le rapport du récit de surface à ses structures immanentes; ces permutations constitueraient cependant davantage une facétie que la mise en évidence d'une difficulté théorique. Il en va tout autrement dans le cas des modifications que nous avons introduites pour produire notre second récit. La dialectique du maître et de l'esclave est dans son énoncé hégélien résolument neutre par rapport au sexe de ses protagonistes. « Maître » et « esclave » sont employés pour référer à la domination et à la servitude en tant que telles, un peu de la même façon que le vocable « homme » est parfois employé pour référer au genre humain dans sa totalité. De la même façon, les quatre termes du carré que nous avons construit ne comportent pas de référence sexuelle explicite (« jouissance », le texte de Hegel est clair là-dessus, désigne la jouissance des *choses* que produit l'esclave). On pourrait dès lors penser que le sexe des acteurs du récit est indifférent à la manifestation de cette structure fondamentale.

Mais en fait l'est-il ? On peut poser ce problème en d'autres termes : la connaissance *antécédente* du fait que nos deux récits ont été engendrés à partir d'un même canevas — la dialectique du maître et de l'esclave — ne constitue-t-elle pas un pré-requis factuel à la reconnaissance que ces deux récits manifestent la *même* structure fondamentale. Imaginons en effet que l'on distribue le premier de nos récits à deux sémioticiens et le second à un troisième. Il est à tout le moins plausible de concevoir que, priés d'induire le carré sémiotique qui sous-tend ce premier récit, les deux sémioticiens qui l'ont pris pour objet reproduiraient un carré analogue à celui que nous avons nous-même construit; la probabilité que l'analyste qui travaille sur le second récit produise à son tour une structure profonde analogue à celle que les deux premiers ont reproduite est selon nous beaucoup moindre. Nous savons cependant que ces deux récits ont été dans le cadre de cet article engendrés à partir d'une structure rigoureusement identique et sur laquelle le choix du sexe des acteurs appelés à la manifester devrait être sans effet rétro-actif.

Il serait évidemment bien imprudent de tirer des conclusions à partir de l'expérience fictive que nous venons de décrire et

dont les résultats conjecturés pourraient être contestés. Le caractère fictif de cette expérience ne devrait cependant pas nous retenir de soulever au moins quelques questions. La première de ces questions concerne évidemment la possibilité d'une rétro-action sur les niveaux de représentation antérieurs d'une grammaire narrative des choix posés à des niveaux postérieurs, tels que les structures actantielle et actorielle. Ce problème est occulté en partie dans la description des récits mythiques ou folkloriques dont les personnages constituent souvent des stéréotypes (Le roi, la princesse, le dragon). Il pourrait s'avérer beaucoup plus insistant dans la description de certains récits contemporains. Le récit mythique manifeste souvent des valeurs originales à travers des acteurs stéréotypés, alors que beaucoup de récits plus contemporains parviennent au contraire à réactiver des structures dont les contenus thématiques sont au premier abord banals, en les manifestant à travers des personnages originaux.

Une seconde question serait la suivante. L'une des façons de rendre compte du fait — s'il se produisait — que le sémioticien qui analyse le second de nos récits parvient à un résultat différent des deux autres serait d'alléguer qu'il s'est laissé influencer dans son analyse par des conjectures sur l'effet possible sur un auditoire contemporain du récit qu'il avait à analyser. Cet effet, à s'en référer à la conjoncture actuelle des relations entre les sexes, serait à n'en pas douter différent. Est-il cependant possible dans le cadre d'une analyse sémiotique de s'abstenir de toute conjecture sur l'effet d'un récit ? Ne devrait-on pas plutôt dire que les structures induites sont la résultante d'une lecture (qui n'est rien d'autre qu'un effet maîtrisé du récit sur l'analyste) et d'une conjecture sur l'effet général du récit sur l'auditoire auquel il est destiné ? Cette dernière conjecture n'est, dans le cas des analyses les plus maladroites, que la face honorable d'une hypothèse sur « les intentions de l'auteur ».

7. Nous concluerons brièvement en proposant, à titre d'hypothèse, une distinction entre deux types de narration, que nous désignerons respectivement comme des *contes linéaires* et des *récits dialectiques*. Nous pourrions caractériser le conte linéaire — qui n'est pas nécessairement

un conte au sens traditionnel du terme — à l'aide de quatre traits.

(i) Il constitue de façon générale une séquence d'actions extérieures. Cette séquence fait souvent partie d'un stéréotype.

(ii) Il comporte aussi la plupart du temps un *dénouement* (heureux ou malheureux).

(iii) Ce type de narration se limite habituellement à *manifester* les contenus sous-jacents qu'il investit.

(iv) Sans poser que les divers éléments du conte linéaire fonctionnent d'une façon univoque, nous formulerons l'hypothèse que les phénomènes de surdétermination y jouent un rôle moins important que dans le récit dialectique. Notons à cet égard qu'une allégorie peut être relativement transparente.

(v) Des exemples de ce type de narration peuvent être trouvés dans les contes pour enfant, les contes folkloriques et certains récits mythiques.

Les caractéristiques du récit que nous qualifions de dialectique sont à l'inverse des précédents traits.

(i) Sans être dépourvus d'une action extérieure, ce type de récit accorde une grande importance à la description des états intérieurs de ses personnages, de même qu'à une discussion de la signification des situations où ils se trouvent. L'expression « états intérieurs » doit s'entendre dans un sens beaucoup plus large que celui que pourrait lui conférer une interprétation psychologisante. Le monologue de Molly Bloom ou l'extase de Roquentin ont peu à voir avec la psychologie. On aurait grandement tort de croire que les « romans psychologiques » constituent des exemples privilégiés de récits dialectiques.

(ii) Il aboutit souvent à une impasse, que manifeste la *récurtivité* de la narration. Ce terme de récurtivité réfère aux marques du récit à partir desquelles il est possible d'induire qu'il ne constitue qu'un épisode qui se répétera (indéfiniment).

(iii) Le récit dialectique *transforme* les contenus qu'il investit. Il ne se limite pas à leur donner une manifestation simple.

(iv) Ses éléments sont en général surdéterminés par rapport à ses structures sous-jacentes.

(v) Il est difficile de désigner, comme dans le cas précédent, des genres narratifs où l'on pourrait puiser des exemples de ce type de narration. On est plutôt contraint de citer des auteurs comme Kafka, Dostoïevsky, Tchekov (dans les nouvelles), Proust ou Beckett. On aurait tort de penser que cette catégorie ne subsume que les récits que nous avons nous-mêmes construits. En fait, la plus grande partie de la littérature contemporaine est de type dialectique.

Nous avons tenté de montrer dans cet article que le modèle constitutionnel de Greimas — à tout le moins tel qu'il est présenté dans *Du sens* — était davantage apte à s'appliquer à des contes linéaires qu'à des récits dialectiques. Il serait néanmoins très précipité de conclure qu'il est radicalement inadéquat pour rendre compte de ce que nous avons appelé des récits dialectiques. Certaines des voies qui sont indiquées à la fin de la *Sémantique structurale* pourraient être à cet égard explorées de façon plus systématique. Il est néanmoins une mise au point qu'il importe de faire à l'égard de toute tentative pour soumettre le récit aux contraintes d'une *logique*. Il a été établi par la logique contemporaine des propositions que toute conclusion qui était obtenue par un processus d'inférence valide (logiquement) devait être dans un rapport tautologique — au sens technique du terme — avec ses prémisses. Le prix de la rigueur réside dans la redondance de son produit (si nous étions parfaits logiciens, la conclusion de nos raisonnements nous laisserait toujours sans surprise.). Or le propre du processus dialectique est au contraire de produire l'innovation. C'est pourquoi il serait futile de tenter de le soumettre aux contraintes d'une logique, sans ajuster celle-ci à la productivité qui le caractérise.

Université du Québec à Montréal

REFERENCES

- Bremond C. (1973), *Logique du récit*, Paris, Seuil
- Hegel G.W.F., *Phénoménologie de l'esprit*, trad. J. Hyppolite, Paris, Aubier, 1939, tome I
- Hegel G. W. F., *Science de la logique*, trad. S. Jankélévitch, Paris, Aubier, 1947, tome I
- Hyppolite J., (1946), *Genèse et structure de la Phénoménologie de l'esprit de Hegel*, Paris, Aubier.
- Greimas A.J., (1966), *Sémantique structurale*, Paris, Larousse
- Greimas A. J., (1970), *Du sens*, Paris, Seuil
- Greimas A.J., (1973) « Les Actants, les Acteurs et les Figures », *Sémiotique narrative et textuelle*, Paris, Larousse.
- Greimas A. J., (1976a) *Maupassant, la sémiotique du texte. Exercices pratiques*, Paris, Seuil
- Greimas A. J., (1976b) *Sémiotique et sciences sociales*, Paris, Seuil
- Tesnière L. (1959), *Éléments de syntaxe structurale*, Paris, Klincksieck